

poraires, trouve son contenu progressiste en relation directe avec la position du parti qui réalise l'intelligence de la classe dans le déroulement de ces situations. Dès lors la jeunesse ouvrière acquiert une physionomie particulière, non pas dans le sens d'une modification des caractéristiques propres à la jeunesse, mais dans le sens d'une modification survenue dans les rapports sociaux. Par le caractère de cette époque ouvrant l'ère des mouve-

ments et des organisations de masses, les jeunes parviennent dans certaines conditions à jouer un rôle d'une signification éminemment social et révolutionnaire.

HILDEN.

N. B. — Cette étude sera suivie d'une seconde partie où sera traité l'aspect historique et actuel du problème de la jeunesse.

PARTI - INTERNATIONALE - ÉTAT

CHAPITRE V.

L'ÉTAT DÉMOCRATIQUE

La théorie matérialiste de l'histoire quand elle établit l'inexistence et l'impossibilité de voir apparaître un État démocratique réel, ne se borne évidemment pas, à démontrer l'erreur des conceptions historiques qui l'ont précédées en invoquant le fait que jamais pareil État n'exista : la critique marxiste va bien plus loin ; elle renverse les fondements des théories libérales et démocratiques, en démolit la substance et prouve que les rails sur lesquels s'effectue l'évolution historique ne se trouvent nullement dans le choc des idées, des volontés, ou des consultations électorales, mais bien dans la lutte que se font entre elles les différentes classes de la société, cette lutte étant elle-même conditionnée par l'évolution de la technique de production.

Aussi dans la critique de l'État démocratique, qui relève des fondements mêmes de la doctrine marxiste, la pensée prolétarienne ne peut féconder une position qui se situerait à l'extrême gauche des théories libérales ou démocratiques, mais doit comporter la négation radicale de la construction démocratique dans son ensemble. En outre, résultant d'une progression historique qui le pousse au pouvoir, en niant l'État démocratique existant, le prolétariat ne pourra prendre pour base de sa concentration des positions démocratiques, même si ces dernières sont devenues désuètes et sont repoussées par la classe qui s'en était servie pour accéder à la direction de la so-

ciété. Sur la scène historique il n'y a pas de place pour des compétitions oratoires : le jeu consistant à reprendre des revendications qui appartiennent à l'ennemi et que ce dernier se trouve forcé d'abandonner, ne représente donc guère une condition favorable, au succès de la classe ouvrière. Nous n'arriverons jamais à établir les lois qui régissent les institutions sociales en général, et les institutions étatiques en particulier, en nous basant sur les principes qui furent établis lors de l'apparition de ces dernières ou sur les modalités de leur fonctionnement. Pour comprendre la vie d'un État il nous faudra déterminer les conditions historiques dans lesquelles il fut fondé et d'où surgit la classe qui lui donna vie. Ainsi il nous sera possible de constater qu'il n'y a aucune contradiction dans le processus historique et que le capitalisme peut parfaitement rester au pouvoir, même s'il a recours à des formes étatiques différentes, comme par exemple, l'État fasciste et l'État démocratique. Une lutte révolutionnaire ne pouvant être dirigée contre un État, extrait de son milieu social, mais contre la classe qui l'a forgé et au service de laquelle il se trouve, aucune possibilité n'existe de confondre la théorie marxiste de la dictature du prolétariat avec les autres théories dictatoriales et anti-démocratiques. Enfin chaque classe protagoniste d'une époque déterminée de l'histoire ne peut agir qu'à la condition d'être pourvue d'un programme spécifique dont la réalisation ne peut jamais être reliée à ses formes ou des institutions appartenant à l'ennemi. Dans la trajectoire d'une classe au pouvoir, un

moment arrive où elle ne peut plus rester fidèle aux engagements pris lors de son apparition et de sa victoire, et le capitalisme, par exemple, ne peut plus maintenir sa domination au travers de l'État démocratique. Mais à ce moment la collision sociale ne se produit pas entre l'idéologie démocratique et le rénégat que deviendrait le capitalisme, mais se détermine entre la bourgeoisie et le prolétariat, la force fécondée par le développement productif, laquelle force va se trouver devant l'alternative de la conquête du pouvoir ou de son écrasement par l'ennemi ne voulant abandonner ses privilèges. Si le prolétariat se résignait à se cantonner dans l'idéologie démocratique, il ne ferait que se relier aux mêmes éléments qui après avoir permis l'épanouissement de la bourgeoisie se seraient métamorphosés en une nouvelle organisation anti-démocratique, mais toujours capitaliste. S'il veut triompher, le prolétariat ne peut qu'avancer son programme. Si les contingences ne lui sont pas favorables momentanément, la seule condition de son succès ultérieur sera de rester fidèle à lui-même, car son rattachement aux positions qui furent celles de son ennemi, à coup sûr, le castrerait en tant que fécondateur de la nouvelle société, et il deviendrait la proie des mouvements fascistes hurlant qu'il faut sonner le glas non de la société capitaliste, mais de l'État démocratique.

Tout le travail théorique de Marx, Engels et Lénine, aussi bien que les sanglantes expériences des ouvriers pour atteindre une capacité et une conscience d'affirmer leurs revendications historiques, n'empêchent nullement que la plus grande confusion règne encore au sujet de la notion de l'État démocratique. Dans le morcellement actuel du prolétariat payant la rançon cruelle de son incapacité à faire de la guerre de 1914-18 et de la révolution russe le prologue de la révolution mondiale, parmi les décombres qui obstruent le travail des communistes, il est devenu impossible d'émettre des formulations qui nous paraissent élémentaires, parce que jaillissant des terribles cataclysmes où le prolétariat a laissé des milliers, si ce n'est des millions de victimes. Les défaites ouvrières ont amassé tellement de ruines qu'il ne paraît possible d'échapper à l'isolement qu'à la seule condition de piétiner

dans les ténèbres ; maintenir aujourd'hui une fidélité aux conceptions prolétariennes, c'est se condamner à un pénible travail, sans portée immédiate, et assister impuissant aux cris des redresseurs de partis, des fondateurs d'avortons de partis ou d'internationales, redresseurs et fondateurs qui se voient rejoints par les traîtres à qui ils reprochaient auparavant de ne pas avoir compris que pour lutter pour la révolution communiste il faut s'appuyer sur la révolution démocratique. Et oui ! Encore une fois, nos maîtres sont vénérés par traîtres et « redresseurs » qui déposeront sur eux la tiare pour en faire des saints qui, contrairement aux divinités qui promettent le paradis dans l'au delà, nous indiqueraient le salut dans un bond en arrière, nous permettant de reprendre les programmes démocratiques apparus lors des révolutions bourgeoises. Marx en 1848 et postérieurement, Lénine en 1917 et ultérieurement, n'avaient-ils pas engagé le prolétariat à lutter pour telle ou telle revendication démocratique ou d'appuyer telle ou telle force libérale, radicale ou démocratique ? N'est-ce pas là une preuve qu'on honore, qu'on vénère, qu'on sanctifie ces maîtres, lorsqu'on reprend leurs positions contingentes.

Mais par ce subterfuge, on ébranle les fondements mêmes de la théorie marxiste, car sournoisement on fera croire qu'aujourd'hui quand se pose devant les masses le problème suivant : prendre le pouvoir ou être écrasé, quand l'histoire arrive à la croisée des chemins et que les classes fondamentales et leur lutte pour la direction de la société décident des événements, après que le prolétariat a donné la vie des siens pour sa libération, on voudrait accrédi-ter la conception que ce ne serait plus la lutte de classe qui déciderait, mais la lutte pour ou contre l'État démocratique. Et les anti-marxistes, les sectaires, seront ceux qui, comme nous, s'obstinent à affirmer que les mêmes forces ou positions politiques qui pouvaient avoir une valeur progressive passagère en 1848 ou en 1917, se sont démontrées, par après, des forces de tout premier ordre de la contre-révolution, au moment où l'évolution productive et politique ont posé un dilemme sans équivoque et opposé désormais les classes essentielles dans une lutte qui ne connaîtra d'issue définitive que dans l'écrasement du capitalisme, ou qui évo-